

Pictural

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Couverture : crédits photos Fotolia – Matthieu Biasotto.© 2015 - Matthieu Biasotto

ISBN : 979-10-359-6825-0

« L'art, c'est la création propre à l'homme. L'art est le produit nécessaire et fatal limité, comme la nature est le produit nécessaire et fatal d'une intelligence finie. L'art est à l'homme ce que la nature est à Dieu. »

Victor Hugo

Chapitre 1

Le dernier souffle

Lui

Cette mélodie au piano occupe l'infini, à l'extérieur comme à l'intérieur. Elle remplit l'espace qui m'entoure. Elle envahit ma tête et mon cœur. De grands accords arpégés me bercent dans la mélancolie. Sur un tempo larghetto, j'écoute Chopin, le fameux Nocturne opus 9 - n°2. Mon préféré. Pour moi, c'est un hymne au romantisme introverti. Une connexion immédiate à ma nostalgie. Sous la verrière, l'éclat brut de la lumière du jour inonde mon univers. Sur le sol usé en béton, des centaines de gouttes épaisses encore fraîches. De grandes taches visqueuses. Des éclaboussures qui sèchent. Ma toux rauque traverse l'Atelier de part en part. L'équilibre musical est perturbé. Un intermède désagréable à cause de ma gorge douloureuse et mes bronches irritées. Je reprends mon souffle.

Mais ma concentration reste intacte. Rien ne pourra m'arrêter. Je suis seul, face à l'ampleur de l'interprétation. Isolé, et pourtant connecté au sujet. La vie est là. La vie s'en

va. Mais l'histoire est ici, devant moi. Je dépose une touche de fauve au milieu d'un aplat gris Payne. Je monte mes couleurs. Des gammes lumineuses qui accordent la vie. Pour le tracé, tout est fini. Des variations dans le geste. Des nuances dans l'intention. Je sais exactement où je vais. Au bout de mes doigts, le subtil est illimité, à condition de savoir comment l'aborder. À l'aide d'un large spalter, je gifle le lin, pour le maudire comme la peste. Puis vient une caresse du pinceau avec spleen et tendresse. Parfois à l'excès, souvent à l'instinct. Emporté par l'élan créatif, transcendé par l'exécution, je vibre. Son portrait, je le peins.

Du délicat détail, jusqu'à l'équilibre total, je marche sur un fil. Dans cette discipline, chaque pas peut être fatal. Son visage est si précieux. Son expression, inestimable. Un battement de cils, une fausse note et tout s'arrête. Lorsque je contemple les traits de cette femme, mon regard s'apaise. Une dernière note et je suis satisfait. Il n'y a plus rien à toucher.

Je plaque mes cheveux en arrière pour mieux l'admirer, je savoure l'instant. Les outils regagnent les solvants. Je me munis d'un pinceau très fin qui attend sagement dans un vieux bocal. Un de mes préférés, à poil rigide. Plongé dans l'épaisseur du noir, je porte une vive griffe en bas à droite de la toile. Une signature, garante de mon travail :

« *L. Dattello* »

Tout est terminé. Dans quelques heures, j'irai à ce vernissage. Pour me montrer, serrer quelques mains et

vendre, comme d'habitude. Quand je pense que tout ça va bientôt prendre fin... que de regrets. Mes yeux se posent sur mon modèle. Paisible et immobile. Allongée à proximité. Je m'approche d'elle. Le sillon d'une larme le long de sa joue me touche. Triste sel, sur sa peau blême. Un sourire figé au bord des lèvres. Une expression qui reste dans l'éternité. Le dernier souffle est arrivé. J'effleure son visage du revers de la main. Puis j'observe ma muse sans rien dire. Le morceau de piano touche à sa fin pour verser dans le silence. Je recouvre ce corps bientôt froid d'un drap blanc. Tout est fini.

Chapitre 2

Astrid, dans quoi tu t'es encore fourrée ?

Un choix. Trois possibilités. Dans l'urgence, j'ai jeté sur le matelas les minces options qui s'offrent à moi. Du moche pas repassé, du très moche propre, ou du passable qui pue la poussière. Le top trois de mes meilleures tenues disponibles. Pour résumer, je peux enfiler une robe fourreau rouge mais fripée – la tenue qui sent mauvais –, un débardeur bleu marine avec un jean taille basse un peu trop grand pour moi, ou un jogging noir – propre. Quand je vois ce que j'ai de mieux à me mettre sur le dos, je réalise à quel point ma vie sociale est lamentable. Perdu au milieu de mes affaires, mon mobile se met à vibrer. C'est un message et j'ai une vague idée de l'expéditeur. *{Estelle ! Tu m'en auras fait voir de toutes les couleurs !}*

À la base, c'est un vendredi comme tous les autres. Levée sans la moindre envie vers 11h00, j'ai tué le temps devant la télévision en grignotant mon unique repas : des ChocoNuts. Des céréales fourrées au chocolat, vendues chez Lidl et consorts. Je fais avec ce que j'ai. Chômeuse en fin de droits, je suis en mode survie depuis quelques mois. Dès le matin, je

prends bien soin de refermer les volets pour ne pas apercevoir mon propriétaire qui rôde autour de « l'appartement ». Enfin, l'appartement... Un rez-de-chaussée de 20 m², des murs fissurés, du simple vitrage qui fait pitié et un lino imitation bois dans un état désastreux. L'emploi des guillemets est justifié pour user du terme « appartement ».

Financièrement parlant, depuis que l'étai se resserre, j'ai fait le choix de manger avant de payer mes dettes et mon loyer. Ce qui engendre quelques frictions avec le monde extérieur. Sournement, s'est installé un rythme de vie replié sur moi-même. Pour ne pas croiser mes créanciers, pour ne pas avoir à étaler mon échec au monde entier. Mes journées se ressemblent et se déroulent généralement comme ça : grignoter mes céréales, regarder des séries à la télévision, ne pas répondre aux appels anonymes des créanciers, ne pas croiser mon proprio, survivre dans mon clapier... le tout, en fumant clope sur clope. *{Une cigarette ! J'ai besoin de réfléchir}*

La cigarette est le seul luxe que je m'autorise. Avec mon budget et mes perspectives d'avenir, vouloir raccourcir ma vie n'est pas forcément un mauvais choix. Mon paquet de Camel souple entre les mains, je m'observe dans le seul miroir de la pièce à vivre – ok, dans l'unique pièce de « l'appartement ». Ce que je vois dans la glace ne me plaît pas. Trop maigre, trop blanche, peu de poitrine. Peu de fesse. Même mes cheveux n'ont aucun volume. On dit que mes

taches de rousseur me donnent du charme, moi je ne les supporte pas. Mes yeux bleus tranchent avec mes cernes. Pourtant je dors comme un bébé. Parfois, j'arrive presque à comprendre pourquoi John m'a trompée. *{John...}*

Avec lui, j'ai tout perdu. Ma vie normale, mon job, mes amis et mon ancien lieu de vie. La liste est longue, je peux rajouter ma dignité, ma confiance en moi et celle en l'espèce humaine. *{John... l'amour de ma vie...}* Je dis l'amour de ma vie, parce que c'est le seul homme que j'ai laissé entrer dans mon quotidien assez longtemps pour qu'il puisse s'y incruster comme une tique. Quand il s'est mis à boire, je n'ai rien dit. Quand il a emprunté ma voiture sans avoir le permis, j'ai fermé les yeux. Quand il a commencé à me violenter en rentrant ivre, je n'ai pas osé réagir. Mais quand je l'ai trouvé dans notre lit avec une commerciale en assurances, j'ai pétié un plomb. Au moment où j'ai appris que cette garce avait réussi à nous fourguer un contrat habitation hors de prix juste avant de conclure dans mon lit, nous avons tous franchi un point de non-retour. Cette blondasse a fait éclater ma vie à la sueur de ses cuisses. J'allume ma cigarette en repensant à ce bellâtre typé italien doublé d'un cas social irrécupérable dont le crâne était rempli de sable fin. *{Astrid... Qu'est-ce que tu pouvais espérer d'un mec qui s'appelle Johnny ? Tu t'attendais à quoi ? Ma pauvre fille...}*

La fumée flotte au-dessus du couchage qui me sert de cabine d'essayage. J'expire un souffle chargé de défaitisme. Les volutes forment lentement une couche vaporeuse qui

m'accompagne dans mes réflexions. Quand John est parti, ses amis se sont évaporés. Les miens également. Mon monde s'est écroulé. Même *mes* meubles se sont fait la malle. Je dors sur un matelas à même le sol. Je n'ai pas d'armoire, pas de table. C'est bien simple, je n'ai rien. J'entasse les lettres de relance, les derniers rappels et les saisies-attributions des huissiers. Sans pouvoir l'expliquer, j'ai sombré. Et j'ai dû mettre un terme à ma carrière rondement menée d'esclave dans la grande distribution. En plongeant dans un état de déprime chronique, mon poste d'employée en libre-service s'est volatilisé. Finalement, je constate que l'équilibre de la normalité ne tient qu'à un fil. Et j'ai perdu la bobine depuis longtemps.

L'heure tourne et je n'ai toujours pas fait mon choix. Je n'ai pas l'habitude des soirées. Je ne te parle même pas des réceptions mondaines. Tout est la faute d'Estelle... ma miss Poisse. Elle m'a appelée en larmes. En m'expliquant pour sa voiture HS. Entre deux spasmes, j'ai compris qu'elle parlait d'un certain joint de culasse. Enfin, elle m'a suppliée de la conduire ce soir à sa fameuse mission d'intérim. Une grosse soirée avec des *blindés*. Une opportunité inratable pour elle, j'ai même droit à une invitation.

Lorsqu'Estelle m'a téléphoné, *Astrude*, ma petite voix intérieure me hurlait : « *Nooon !!! Tu ne peux pas rater la dernière saison de "Orange is the New Black ce soir" !!!* » Donc, j'ai hésité un moment. J'ai pensé immédiatement à ma 205 toute pourrie, à mon niveau de vie pitoyable, à ce que

j'allais bien pouvoir trouver pour m'habiller... J'ai aussi pensé à l'idée sinistre de m'exhiber en public pour faire étalage de la médiocrité de mon existence. Bref, pas du tout emballée par le concept.

Devant ma réticence, Estelle m'a parlé du buffet. Elle m'a eue par les sentiments. Du foie gras et des chips. Là, j'ai juste entendu ma petite voix me souffler « *Et merde après tout...* » Puis au fond, c'est ma miss Poisse qui m'a récupérée à la petite cuillère après ma rupture... Je lui dois bien ça. Alors me voilà à quelques minutes du grand cocktail.

Ma clope écrasée avec détermination dans le cendrier. Le verdict est tombé. Je penche pour le jogging noir. J'opte pour la propreté. Je préfère assumer ce que je suis. Instable et boiteuse financièrement – mais propre. Puis le noir c'est discret. Je m'imagine telle une Ninja du foie gras à sévir autour du buffet. Dans l'ombre. En toute impunité, les joues gavées de toasts branchés. Dans ma tenue de soirée, je brosse mes cheveux avec les doigts. Je tente de les faire gonfler. C'est un échec. Mon téléphone sonne, vu l'heure, j'imagine qu'Estelle doit monter en pression :

— T'es où nom de Dieu ?

— Je vais partir...

— T'es pas encore sur la route ? Je vais me faire défoncer ! Tu sais que cette soirée est sup...

— Tu as encore ton gros scotch noir ?

Un long silence. J'aime bien quand elle ne sait pas quoi

répondre. Ça me permet de reprendre le dessus sans avoir à forcer.

— Du scotch noir ? Je ne sais pas... Pour quoi faire ?

— Va voir s'il te plaît. Il risque de pleuvoir...

Deuxième blanc. Je sais qu'Estelle cherche désespérément à associer les trois concepts ensemble pour voir où je veux en venir. Le gros scotch + la pluie + la soirée de sa vie... Je l'entends ouvrir des portes de placards et fouiner chez elle.

— Yes ! Je l'ai ! Mais qu'est-ce que tu veux en faire ?

— C'est parfait. Ne l'oublie pas !

— Oui mais grouille-toi ! On va être super limite !

— Pense aussi à prendre 10 € pour l'essence. J'suis raide...

Troisième blanc. Je veux bien rendre service, mais je ne peux pas me mettre en danger financièrement, même pour ma meilleure amie. Avec mon plan d'austérité budgétaire, je n'ai pas le choix. Un billet de dix équivaut à un paquet de cigarettes, un autre de ChocoNuts et peut-être même des chips aux oignons... À mon échelle, ça compte.

Chapitre 3

Carglass

Ma pauvre 205 rouge fané arrive en couinant le long du trottoir, pour s'immobiliser mollement devant Estelle qui semble au bord de l'implosion. Avec sa tenue d'hôtesse, elle a presque l'air crédible. Dommage que son carrosse ne soit pas à la hauteur. Les cheveux blond vénitien, tirés en une queue-de-cheval stricte, dégagent son visage crispé. Dans son uniforme noir et son chemisier blanc, elle piaffe d'impatience. Après avoir jeté son sac à l'arrière, elle s'engouffre dans la voiture en me fusillant du regard :

— Astrid ! Tu as vu l'heure ! Je vais me faire trucider ! Ils vont me virer avant même que j'aie pu montrer ce que je vauX !

— Du calme... Je suis là, tout va bien. On n'est pas loin. Il faut juste que je...

— Démarre ! *Go* ! Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Tu as le scotch ?

— ...

— Tu l'as ?

— J'ai ton foutu scotch, oui ! Et ton fric aussi. On peut y aller ?

Sous les yeux écarquillés d'Estelle, je descends de la voiture pour me pencher sur le capot. Elle me dévisage, sidérée. Mais moi, j'ai besoin d'aide :

— Viens m'aider à le tenir !

— J'y crois pas ! Astrid ? Tu me fais quoi là ?

— Mon pare-brise ne tient plus. Je crois que c'est le joint qui est fatigué.

— J'hallucine ! Je suis embauchée pour servir du champagne chez les blindés... Pas comme technicienne Carglass ! Bordel ! Je ne serai jamais à l'heure...

— Je sais bien que c'est la misère. Mais c'est ce qu'on est : deux grosses galériennes.

Debout à côté de moi, Estelle maintient, comme elle le peut, la vitre au-dessus du capot. Elle me détaille de la tête aux pieds :

— Non, la vraie misère, c'est ta tenue ! Tu vas me foutre la honte !

— Quoi ? Noir, c'est sobre ? *{J'aurais dû choisir la robe rouge...}*

— Mais tu es en survêtement ! Et ça ? C'est quoi ?

Ses yeux écarquillés restent figés sur mes pieds. Je réponds :

— Quoi ?

— Des *Crocs* fluos ! Tu me sors tes *Crocs* fluos ! Non mais c'est un cauchemar, je vais me réveiller. Tu as 25 piges bordel !

{Les Crocs avec la robe, ça aurait été pire ma chérie...}

La 205, rafistolée avec d'épaisses bandes de scotch, s'élance hors du quartier, vers la soirée qui va bouleverser le reste de ma vie. Mais ça, je l'ignore encore.

Chapitre 4

C'est du lourd

Ce qui est sûr, c'est que je comprends, maintenant, les fondements de la peur panique d'Estelle. On vient d'arriver sur le parking et j'ai pris une claque. Sous les réverbères, je distingue un alignement de Maserati, de Porsche, de Benz et d'autres bagnoles hors de prix. Chacune de ses voitures représente ce que je peux gagner en dix ans de travail. Je dois avouer que je sens la pression monter. Elle ne rigolait pas lorsqu'elle me parlait d'une soirée *haut de gamme*. Je poursuis mon chemin sans me faire remarquer pour me garer un peu plus loin. À l'abri des regards, pour me rapprocher de l'entrée de service et surtout lui épargner la loose de débarquer à mes côtés.

— Estelle... Je suis désolée. Je ne m'imaginais pas que...

— Je n'ai plus le temps... Il faut vraiment que j'attaque. On en discute après ?

— Quand tu disais « soirée de *blindés* »...

— On y est, c'est le plus important.

Lorsqu'elle ouvre la portière qui grince et qu'elle plaque du

bout des doigts une mèche récalcitrante, je sens son hésitation. Elle me regarde, il y a un malaise. Elle me détaille, il y a de la pitié. Et je sais ce qu'elle pense. Pour lui éviter de trouver les mots justes, je prends les devants :

— Ne t'en fais pas. Je t'attends là. Je ne vais pas te coller la honte. J'ai compris que je n'étais pas présentable. Je ne pensais pas que c'était « du lourd » comme ça. File ! Va leur montrer !

— Astrid, ça risque de durer une partie de la nuit. Je ne vais pas te faire attendre des heures dans ta... *voiture*.

Elle pointe du doigt le sac contenant ses affaires de rechange, resté sur la banquette l'arrière :

— Regarde... Là-dedans, il y a ma tenue. Je comptais me changer en sortant de là. Ça sera toujours mieux que ce que tu portes. Prends mes fringues, prends surtout mes chaussures. Tiens, voilà ton invitation...

— Merci. Tu es sûre de toi ?

— Je te demande... Juste... Juste, ne viens pas avec tes...

Son regard tombe sur le tapis de sol. Elle va poursuivre dans un long soupir :

— Par pitié... Vire-moi tes sabots fluo...

La portière se referme. Avec le claquement énergique, le pare-brise se décolle sur la droite pour pencher inexorablement. Estelle galope à perdre haleine vers sa

mission. Dans mes doigts, je tiens le bristol vernis imprimé à mon nom. Je retourne l'invitation pour y découvrir les inscriptions :

« Fondation Dattello. Vernissage en présence de l'Artiste.

Paris - New York - San Francisco - Tokyo - Sydney - Sao Paulo - London »

Chapitre 5

Le toucher gras

J'arpente le hall d'accueil et je comprends que je n'ai strictement rien à faire ici. Les premiers regards que je croise sont glacials. *{Ça ne va pas le faire.}* Les immenses dalles en marbre dialoguent avec de colossales suspensions en cristal. Je me sens minuscule au milieu de tout ça. Heureusement, grâce aux vêtements d'Estelle, je présente bien mieux qu'à mon arrivée. Dans une jupe fluide noire légèrement gaufrée, j'ai l'impression d'avoir mis le paquet. Par-dessus tout, j'ai troqué mes *Crocs* contre les ballerines d'Estelle. Mais je suis très loin d'être en accord avec l'ambiance. Après avoir fièrement tendu mon carton d'invitation à une impassible hôtesse d'accueil, je me retrouve équipée d'un badge d'accès autour du cou. Le Saint Graal qui me donne le droit de déambuler impunément au milieu des tout-puissants.

Le hall A est bondé. Je suis impressionnée. C'est grand. Il y a du beau monde. Un gloussement de pintade en satin sur la droite, des débats sur l'histoire de l'art en face. Il y a de tout. Des vieux bedonnants, des jeunes requins aux cheveux gominés. Des louves, des cougars et beaucoup – beaucoup ! –

de hyènes. Et moi, misérable petit cafard infatigable qui tente de se faufiler vers mon principal objectif : le buffet, les chips et le foie gras.

La foule devient plus dense. Je touche au but. Je constate que chez les riches aussi, on se concentre essentiellement autour de la bouffe. Les convives les plus organisés disposent déjà d'une petite assiette de mignardises, accompagnée d'une flûte de champagne. On me toise mais ça ne me démonte pas. Même si j'ai la vague impression d'être comme une mouche sur une pièce montée à un mariage : j'ai faim, mais personne ne veut me voir toucher à la nougatine. Je joue des coudes, je me glisse et j'avance. Entre sourires forcés et fausse politesse. Un pas après l'autre. Il est là, je le sais. Je le sens. Mon royaume s'étend enfin devant moi. Des mètres linéaires de petits fours, de canapés branchés, d'amuse-bouche élégants. À des années-lumière de mes ChocoNuts.

Je suis définitivement une grande ignorante du faste mondain : à mon grand étonnement, il n'y a pas de chips ici. En mode écureuil, je stocke dans ma bouche un maximum de petits soufflés conceptuels au fromage. Mon assiette déborde, ma bouche aussi. J'ai emporté de tout. Des trucs que je n'aurai plus jamais l'occasion de goûter. J'ai bien envie de prendre le temps de les savourer pour m'en souvenir longtemps. Mon premier raid est satisfaisant, je peux m'éclipser et aller me goinfrer dans l'ombre. *{Mais je reviendrai ! – rire démoniaque –}* À peine en mouvement, je regrette déjà mon jogging noir : j'aurais pu garnir mes poches

de toute cette cuisine moléculaire pour en ramener à la maison.

Après m'être extirpée de la zone dense, je repère un coin de mur sur lequel je peux m'appuyer. Je n'ai pas envie de m'empiffrer sous le stress du monde qui m'entoure. En esquivant les coups de coude et en subissant des discussions qui me dépassent. Non merci ! J'ai besoin de tranquillité. Je veux apprécier mon festin. D'ici je peux voir Estelle au loin qui donne le meilleur d'elle-même. Très concentrée, elle est dévouée à sa tâche. À savoir, servir le champagne dans un ballet fluide et discret. Je lance un œil victorieux sur mon assiette surchargée. À moi les toasts au foie gras et à la figue. J'avais pour objectif de déguster à un rythme convenable pour ne pas me faire remarquer. Mais mon « mode survie » naturel me pousse vers une boulimie compulsive. *Astrude* me fait un clin d'œil en me susurrant la bouche pleine : *{Au moins, cha tu le tiens !}*

Je mâche, encore et encore. De tout. Des tuiles croustillantes, des mousses fouettées au fenouil, de délicates lamelles de poissons crus... J'enfourne. Je mastique. J'avale sans m'arrêter. Une gentille serveuse a la bonté de me traiter comme une hôte de marque. Elle me tend une coupe pétillante avec le sourire. Du champagne ? Je prends ! Idéal pour faire glisser ma razzia de gueuletons. Quand je pense que je vis essentiellement de mon autorisation de découvert, que je suis au beau milieu de tout ce gratin, et que ce soir, on va probablement faire popo dans les mêmes toilettes en y

déposant sensiblement la même chose... j'en ai le vertige. Je suis presque comme eux. Au moins, pour ce qui est du colon.

C'est en me léchant les doigts comme une souillonne que je ressens une gêne contre mon omoplate. Dans ma frénésie d'empiffrement, je me suis déportée légèrement le long du mur. Pour me poster contre une toile exposée par la fondation. L'œuvre est légèrement de biais à cause de mon coup d'épaule. Je tente de la redresser ni vue ni connue. C'est alors que mon regard se pose sur la signature de l'Artiste « *L. Dattello* ». Puis, ma vue descend un petit peu plus bas. Sur la plaque en acier brossé, je peux lire :

« Le Dernier Souffle - 2015, 80x120cm

Mise à prix : 77 000 € »

De stupéfaction, mes doigts quittent la surface de la toile. Mais pas la matière grasse déposée avec mes empreintes. *{Non ! Non, non, non, non ! Qu'est-ce que je viens de faire !}* Mes yeux s'agitent de bas en haut en faisant la connexion suivante : Prix - Mes traces de doigts bien grasses.

— Vous aimez cette toile ?

Chapitre 6

Pas à ma place

Dans mon dos, je perçois une voix rauque, celle d'un gros fumeur. Il respire fort par le nez. Je l'entends souffler dans mon dos comme un bœuf. Ce qui m'irrite rapidement. J'imagine déjà le carnage. Je pense que je viens de trouver mon relou de service. Je suis un aimant à blaireaux. Ils viennent toujours papillonner devant moi, avant de brûler dans les flammes du cas social que je suis. Je me retourne pour tomber nez à nez sur un vieux-beau en costume. Un regard espiègle, avec un certain charme, même si ce n'est pas ma came. Il lève ses sourcils en attendant ma réponse.

Je scrute le hall nerveusement à la recherche d'un éventuel témoin qui pourrait dénoncer mon toucher graisseux sur la toile du Maître. Personne. Tout va bien. Je prends une seconde pour considérer le tableau avant de me prononcer. *{Mais je m'en fous moi de cette toile ! Qu'est-ce que je pourrais bien dire ?}* Ma petite voix se frotte le menton en me suggérant de rester sérieuse. Pourquoi ne pas mettre l'accent sur l'énergie du trait ? La mélancolie de ce portrait de femme, ce regard qui en dit long et qu'on a du mal à

soutenir à cause de la pointe de souffrance qu'on devine dans l'expression ? *Astrude* me souffle d'insister sur le talent de l'Artiste et son traité presque brutal. Le côté paradoxal de cette œuvre qui a une écriture pourtant très fine, presque sensible. Je prends un ton sérieux. Mais tout ce qui sort de ma bouche c'est :

— J'aime bien le jaune.

Je suis dévisagée de la tête aux pieds. Avec ses yeux grands ouverts et son air stupéfait, le vieux-beau me snobe et tourne les talons sur-le-champ. Je viens d'échouer lamentablement à l'examen de ma culture artistique. Reléguée au rang d'ignorante des choses de l'Art, je me retrouve à nouveau seule dans cette petite bulle hyperfriquée.

Moi qui comptais retourner au buffet, je me sens soudainement vulnérable. Incapable d'apprécier les travaux de l'Artiste, je dois me rendre à l'évidence... Je fais tache. J'en ai l'appétit coupé. Je suis à nouveau à ma place : misérable et démunie. Pendant un court instant, j'ai cru pouvoir faire semblant. Je me suis sentie un peu comme eux. J'ai même parlé à quelqu'un appartenant à ce monde inaccessible. Mais on ne change pas de sphère en engouffrant des petits fours devant une toile hors de prix.

Avec mon assiette de canapés, je me mets à déambuler dans ce dédale fortuné. Mes ballerines avancent sur le tapis rouge, je passe de hall en hall à la recherche d'un coin isolé. Je croise des groupuscules et leurs murmures ponctués de petits